

# L'interculturalité comme accès à la subjectivité

Entretien avec **Fouzia Zaïdi**

(Agent de développement local pour l'intégration — ADATE)

réalisé par **Abdellatif Chaouite**

**E.I. :** *Votre travail consiste à accompagner des projets des personnes immigrées ou issues de l'immigration dans le sens de l'intégration. Sans s'attarder sur le sens de ce terme, ce qui nous intéresse ici, c'est votre point de vue sur les trajectoires féminines à partir de ce point d'observation privilégié. Et d'abord, d'une façon globale, est-ce qu'à votre avis on peut parler d'une sorte d'interculturalité au féminin. Est-ce que ça a un sens pour vous ?*

**Fouzia Zaïdi :** L'interculturalité est une notion transversale à toutes nos actions dans la mesure où elle se pose comme un principe incontournable pour instaurer les bases d'un rapprochement. Vous parlez de cette notion conjugulée au féminin c'est vous relater tout le travail d'accompagnement menée depuis quatre ans auprès de femmes de quartiers.

Alors comment ai-je été amenée à travailler avec les femmes ?

Comment travailler avec elles tout en mettant une certaine distance professionnelle avec mon propre vécu de femme ?

Comment travailler avec elles tout en mettant une certaine distance professionnelle avec mon propre vécu de femme issue de l'immigration ?

Il m'a fallu un certain temps pour me préparer et arriver à maturation de mon projet. Quand je me suis sentie prête, j'ai réuni toutes les femmes que je rencontrais individuellement dans le cadre d'actions diverses, et qui m'avaient exprimé le désir de rencontrer d'autres femmes. J'ai été l'élément fédérateur, il fallait quelqu'un en qui elles aient confiance, quelqu'un qui, d'une certaine façon, leur ressemble mais sans leur ressembler vraiment. Elles étaient majoritairement d'origine étrangère, sans profession, mariées et la moyenne d'âge était de 36 ans.

Leurs attentes quant à ces rencontres étaient presque attendues : « rompre l'isolement, apprendre le français pour la vie quotidienne et une meilleure insertion professionnelle, aider les enfants dans leurs devoirs scolaires ». Alors je suis partie de cela en leur demandant quel sens elles donnaient à ces attentes.

Une véritable réflexion s'est alors engagée avec elles sur la notion de *sens*. Chaque réponse devenait l'objet d'une nouvelle recherche de sens qui les éloignait de leurs premières expressions, peut-être « formatées »

Le « Moi » devenait le centre de leurs préoccupations.

Comment se situer et se définir dans, Moi la femme de, Moi la

mère de, Moi l'épouse de, Moi la fille de, Moi entre-deux, Moi entre deux cultures... Cette « quête » amorcée collectivement s'est prolongée sur plusieurs semaines, déclenchant une véritable dynamique de groupe. Elles partageaient le plaisir de la découverte du Moi, de penser à soi, se recentrer sur soi sans sentiment de perte de temps. Ces temps d'échanges et de réflexion leur appartenaient. Elles s'approprièrent ainsi l'espace, les temps de rencontre et leur propre vécu de femmes.

Pour les plus âgées, ayant émigré à un âge adulte, ce sont les souffrances dues à l'exil et au déracinement qui les tourmentaient : « ça fait beaucoup de chagrin cet éloignement » (Samira).

Pour les plus jeunes, nées en France, les difficultés les plus évoquées étaient liées aux relations du couple, à l'éducation des enfants (transmission de l'entre-deux) et à leur insertion professionnelle. Beaucoup d'entre elles, mariées à un homme du pays d'origine de leurs parents, - résultat de concessions par rapport à la volonté parentale, manque de candidats dans l'entourage proche - étaient persuadées de partager la même culture, les mêmes valeurs... Et puis, les années passant, elles s'aperçoivent du décalage important dans la

manière de voir les choses.

A partir de là, l'idée a fait son chemin dans le groupe et dans ma tête d'amener les femmes non vers un partage de pratiques tel qu'on trouve dans d'autres structures - couture...- mais vers un travail centré sur la notion de *plaisir* : Qu'est ce qui me ferait plaisir ?

**E. I. :** *Alors, cette dimension de travail sur le sujet et son plaisir, comment elle s'articule (ou non) ou comment elle vient réinterpréter, si c'est le cas, la dimension ou les dimensions culturelles ?*

**F. Z. :** Cette expérience a été profitable pour toutes, y compris pour moi. Le changement s'est, me semble-t-il, opéré sur le *regard* posé sur soi, sur sa vie personnelle, sur sa vie de couple, sur sa condition de femme. Elles (re)prenaient confiance en elles, certaines sont arrivées à aller au bout de leur projet professionnel et décrocher un emploi, d'autres se sont constituées en association. Et cette association a évolué dans le contenu de ses activités, son implication dans la vie locale et sa composition intégrant des femmes de toutes cultures. La confrontation leur permet à partir de situations singulières de s'interroger autrement : il n'y a pas très longtemps, une adhérente de l'association portant le foulard s'est vue refuser par le directeur de l'école de son enfant, d'accompagner les enfants à une sortie scolaire. Lorsqu'elle est venue relater cet incident au sein de l'association, les femmes de même culture ont eu un réflexe affectif de solidarité, quelque chose d'une dimension identitaire partagée en proposant qu'un courrier de protestation soit

adressé à l'inspection académique. La présence de femmes d'une tradition autre que musulmane a permis de dépasser cette réaction première et de se poser la question à un niveau plus distancié.

Elles ont demandé qu'un dialogue s'instaure d'abord entre elles pour comprendre la situation et aborder la question du port du foulard à l'école. Elles ont discuté longuement et lu ensemble le texte de loi relatif à l'interdiction du port du foulard à l'école. Cet échange a permis de renforcer les liens de confiance entre elles, solutionner le différent par une opération de médiation bien menée et clarifier le positionnement de l'association. Elles ont fait le choix de garder à l'association une dimension ressources où l'on s'interroge, où l'on débat, où l'on reconstruit les représentations.

**E. I. :** *D'une certaine façon, l'espace associatif devenant lui-même interculturel prête à mieux construire cette interculturalité, dans l'échange concret entre les personnes.*

**F. Z. :** Tout à fait. En 2002 elles ont participé à un atelier d'écriture animé par Eva Thomas et édité un fascicule. «C'est pour aller plus loin» dans la place qu'elles avaient envie de prendre au sein du quartier et de la société (mais aussi pour se la prouver à elles mêmes) qu'elles ont dépassé leurs craintes en passant à l'acte : «au début, ce n'était pas un plaisir. Seulement après, ça l'est devenu» (Hinda). Elles ont rencontré d'autres groupes et associations de femmes pour échanger autour d'un même travail. Cette rencontre leur a permis de poursuivre ce qu'elles avaient écrit.

Elles ont pris plaisir à lire aux autres ce dont elles ont été capables d'écrire et d'échanger ainsi des émotions, des désirs, des souffrances, des joies, des colères de femmes.

En 2004, toujours animées par ce désir d'aller au-delà, elles ont repris leurs récits, les ont enrichi de nouveaux témoignages et projeté de leur donner une nouvelle dimension : faire vivre leurs mots en les mettant en scène

Depuis le 07 janvier 2005, accompagnées par un professionnel du métier, elles sont parties à la découverte d'une nouvelle pratique artistique qui, au-delà de chaque vibration émotionnelle ressentie, donne du corps à leurs paroles, à leurs rêves, à leur identité, à leurs histoires de vie au quotidien. Plus que la mise en scène de leurs récits de vie, elles se mettent en scène et deviennent actrices de leur propre changement.

**E. I. :** *Est-ce que cette volonté et ce souci de soi est plus sensible chez les femmes issues de l'immigration ou est-ce qu'il vous semble partagé par les femmes immigrées elles-mêmes ?*

**F. Z. :** Pour certaines, une femme ne peut trouver son équilibre que dans la construction de sa propre culture.

Pour d'autres, l'équilibre est à trouver dans le compromis entre deux cultures, dans la conciliation et non dans la révolution

«J'entends parler du combat de la femme dans plusieurs pays. Pourquoi? Avant je ne prenais pas trop en compte ce problème, mais voici trois mois que je suis en métropole et j'observe les femmes, je les écoute. Des souffrances existent, elles aussi connais-

sent des chaînes modernes, le poids de la culture, l'envie d'évasion mais comment faire entre vie de famille et traditions ? Et surtout, il y a *le qu'en dira-t-on* La femme peut et se doit d'impulser le changement» (Marie-Joe).

Par leur mobilisation associatif les femmes affirment (appuient) leur conscientisation de l'importance de leur place et de leur rôle dans la cité. Elles sont au c\_ur des cités détentrices d'une part de l'avenir de leur famille et par là même de leur quartier. A travers leurs actions individuelles et collectives, elles mènent un combat de femmes mais aussi de mères et d'habitantes. Elles se battent dans l'espoir du changement «faire bouger les choses».

**E. I. :** *Et qu'en est-il des générations montantes ? Votre travail vous amène à accompagner également dans le champ du périscolaire. Comment les choses se posent au niveau des très jeunes ? Quelles représentations et quelles réalités se construisent à ce niveau et quelles perspectives se dessinent à votre avis ?*

**F. Z. :** Je pense effectivement qu'il faut savoir raisonner en fonction de la diversité des réalités et des générations. Les pratiques éducatives aussi bien que le contexte changent. Les parents de seconde génération vont développer, selon leur vécu, différentes stratégies socio-éducatives. Certains vont en réaction à leur impossibilité à s'assumer en tant que citoyens, trouver leur repli dans leur propre culture par une fermeture culturelle et éducative (prénom, pratiques religieuses). D'autres dépassés, souvent jugés comme démissionnaires, ont du

mal à s'assumer, il y a un tel cumul de difficultés sociales que les enfants sont parfois livrés à eux-mêmes.

Il y a aussi le cas de parents qui sont dans la construction de compromis et de négociation entre ce qui leur semble important à transmettre de leur propre héritage et ce qu'ils se sont appropriés dans la société d'ici : «si je pouvais changer mon prénom pour aider mon enfant je le ferais bien mais en même temps j'ai besoin de ma culture pour l'aider à construire son identité».

Je terminerai enfin sur les parents qui sont allés pour diverses raisons à l'encontre des choix de leurs parents et qui coupent soit avec leur communauté, soit avec leur culture, soit avec leur famille. Si aucune transmission culturelle ne se fait, comme dans la plupart des cas, aux enfants, on assiste plus tard à une grande souffrance familiale.

**E. I. :** *Quel serait le dernier point qui vous semble crucial à évoquer dans le cadre de cette problématique de l'interculturalité au féminin ?*

**F. Z. :** Le dernier point mais qui est peut-être premier aujourd'hui, c'est la question de la discrimination. Il ne peut pas y avoir d'interculturalité effective si on n'élimine pas les processus discriminants auxquels continuent à se heurter ces femmes au quotidien. Notamment sur le marché du travail où elles doivent fournir deux fois plus d'énergie pour arriver au même résultat, tout simplement parce qu'elles sont d'origine étrangère. Il faut arrêter de leur faire porter l'histoire de l'immigration ! Il faut les prendre telles qu'elles sont dans leurs sin-

gularités. Il y a aujourd'hui beaucoup de femmes comme beaucoup d'hommes qui sont dans cet état d'esprit : marre de porter tout ça !... Il n'y aura pas d'interculturalité je pense sans cette subjectivation que le regard social continue de refuser à ces femmes et à ces hommes. Ce qui me semble le plus pernicieux dans l'évolution des choses c'est le risque qu'elles intègrent la discrimination comme un état «normal» qui les enferme dans leur exclusion. Je pense qu'à ce niveau-là, le combat de ces femmes est en train de rejoindre le combat des femmes plus globalement en terme de genre. C'est ce qu'elle disent d'une certaine façon : «nous avons déjà beaucoup donné pour nos enfants, nos quartiers... à quand la relève par les hommes, par les décideurs politiques?» ■

